

ENTRE
LES
FEUILLES

Georges Feydeau est né en 1862, officiellement d'un coulissier (courtier) en bourse et homme de lettres prénommé Ernest (mais ses pères potentiels seront en réalité divers) et d'une mère, Léocadie, femme galante qui se remariera trois ans après la mort d'Ernest avec Henry Fouquier, journaliste, dramaturge et homme politique. Feydeau est ainsi de ce 19^{ème} siècle français porté par les talents vertigineux de Victor Hugo, Eugène Delacroix, Alexandre Dumas, Gustave Flaubert, George Sand...

Il a 9 ans à la fin de La Commune qui a enflammé Paris et laissé la capitale en sang, et vivra pleinement cette « Belle Époque » d'avant la Première Guerre mondiale avant de rendre son dernier souffle, en 1921.

Reconnu en son temps comme l'un des plus fabuleux vaudevillistes, genre qu'il renouvellera jusqu'à l'épuisement, se moquant des conventions bourgeoises autant que familiales, usant sans limite des stéréotypes (notamment sur le genre féminin), il serait réducteur de s'en tenir à l'image d'un homme à la plume comique se moquant simplement de ses pairs et cantonné à déshabiller les aventures du grand monde.

Comme tous les auteurs dramatiques, son humour cherchait à démasquer les hypocrisies et il y a chez lui un étrange mouvement de l'âme, entre lucidité et désinvolture. Feydeau porte le théâtre comme un second habit. En 1908, dans le journal *Le Matin*, il décrira cette rencontre avec les planches :

« Je revins enthousiasmé. J'étais touché. Le mal venait d'entrer en moi. » Plus qu'une passion, une vocation venait de le saisir. Il écrira, encore et toujours, des pièces où les personnages s'embourbent en des situations qui leur échappent, prisonniers de leur propre dérision.

On s'y croise, se heurte, se perd, puis se retrouve dans des rires sonnantes souvent comme une fin. Feydeau regarde la vie, la déshabille. Elle est une farce, une énorme farce

qui tourne en boucle, mais il y a une distance dans son écriture, une coupure, et c'est à travers ce vide qu'il touche, là où l'humour devient aussi douleur. On le reconnaît sans peine, la mécanique déraile, la parole ne semble plus qu'un chuchotement, une confusion, soulignant les défaites :

« On court !... Tout le monde court, il n'y a que moi qui ne cours pas ! Ça s'appelle être dans le mouvement !... »
(*Le Dindon*).

Homme discret, que l'on disait modeste, Feydeau travaillait d'arrache-pied, gagnant le succès mais restant là, dans cet entre-deux, ni dans l'ombre ni dans la lumière.

Et puis il y a le Feydeau collectionneur de tableaux, qui en secret, dépensant des fortunes, les accumulait, en achetant beaucoup, comme une obsession presque religieuse. Ils étaient là, présences constantes en son intérieur, peintures retenues en mémoire de quelque chose, ou en découverte. Il n'était pas un collectionneur comme les autres, n'en faisait pas un sujet, il regardait ces tableaux, ne les possédait pas (mais peut-on jamais posséder un chef d'oeuvre ?).

Monet, Renoir, Sisley, mais également Cézanne, dont il sut percevoir le talent très vite... C'étaient des peupliers, des portraits, des instants de guerre, ce quelque chose, dans chaque toile, ce quelque chose qui échappe.

À lire l'actualité, les personnages de Feydeau, dans leurs bassesses et leurs bêtises, sont loin des monstres diaboliques que le théâtre du quotidien nous propose. Feydeau n'est plus, sa collection s'est dispersée en divers musées. Ses pièces, elles, continuent de tenter, par le rire, un retournement.

